RÉCITS D'UN PÈLERIN RUSSE

Traduits par JEAN GAUVAIN

L'auteur anonyme de ces Récits est probablement un moine du mont Athos, qui nota les confidences d'un pèlerin vers le milieu du XIXe siècle. On y retrouvera tous les personnages des grands romanciers russes : nobles, paysans, soldats, forçats, sédentaires et vagabonds, tout un monde, encore médiéval, pénétré de charité et profondément chrétien. Mais le pèlerin mendiant s'exerce à une méthode d'ascèse spirituelle très particulière. Lisant d'une part des extraits des Pères de l'Église, pratiquant d'autre part la prière perpétuelle, il progresse dans la voie contemplative. On suit avec intérêt, au milieu d'un monde de très humaines aventures, les progrès de cette âme qui s'applique à régler sa prière sur les battements du cœur.

Singulier exemple de participation du corps à la vie de l'esprit, ce livre est l'un des documents les plus extraordinaires qui soient sur la vieille Russie.

Jean GAUVAIN, qui a découvert, traduit et commenté les Récits d'un Pèlerin russe, est un jeune diplomate français. Fils d'un musicien connu et d'une mère russe, musicien lui-même et slavisant, il a rempli diverses missions importantes en Suisse, à Moscou et en Allemagne. On a pu lire de lui, sous le même pseudonyme, des études de politique étrangère fort remarquées dans la revue Esprit.

RÉCITS D'UN PÈLERIN

A
SON PÈRE SPIRITUEL
Traduits et présentés
PAR
JEAN GAUVAIN
Deuxième édition
NEUCHÂTEL, ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE
PARIS, ÉDITIONS DU SEUIL, 27, RUE JACOB

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION
PREMIER RÉCIT
DEUXIÈME RÉCIT
Le pèlerin est attaqué par des brigands.
Histoire du capitaine.
Solitude.
Histoire d'un forestier.
Travaux spirituels.
Le saut du loup.
La jeune fille du village.
Guérisons merveilleuses.
Arrivée à Irkoutsk.
TROISIÈME RÉCIT
La vie du Pèlerin.
QUATRIÈME RÉCIT
Une famille orthodoxe.
Le paysan aveugle.
La maison de poste.
Un prêtre de campagne.
Sur la route de Kazan.

INTRODUCTION

A Pierre Pascal.

Mis en éveil par une courte note de Nicolas Berdiaev, je découvris un jour ce petit livre à la Bibliothèque des Langues orientales à Paris. Malgré la hâte d'une période d'examens, je ne l'avais pas quitté à la fin de l'après-midi.

Mieux que beaucoup de romans, d'études et d'essais, il révèle, en effet, le mystère du peuple russe dans ce qu'il a de plus secret, ses croyances et sa foi.

On ne s'étonnera pas de l'obscurité où sont restés les Récits d'un pèlerin, si l'on pense aux conditions de leur publication. Ils ont paru pour la première fois à Kazan vers 1865, sous une forme primitive, avec de nombreuses fautes. C'est en 1884 seulement que fut établie une édition correcte et accessible. En plein mouvement socialiste et naturaliste, celle-ci ne pouvait trouver grand écho. Le besoin d'une nouvelle édition ne se fera sentir qu'après 1920, lorsque certains coeurs émigrés connaîtront la nostalgie de la patrie. Le livre fut réimprimé en 1930 par les soins du professeur Vycheslavtsev [1]

La présente traduction est faite sur ce texte.

Les Récits ont été publiés sans nom d'auteur. D'après la préface de l'édition de 1884, le père Païsius, abbé du monastère de Saint-Michel-Archange des Tchérémisses à Kazan, en aurait copié le texte chez un moine russe de l'Athos, dont nous ignorons le nom. De nombreux indices portent à croire que les récits ont été rédigés par un religieux après ses entretiens avec le pèlerin. Cette hypothèse n'enlève nullement au livre son caractère authentique. Le pèlerin, simple paysan de trente-trois ans, n'est familier qu'avec le style oral. La rédaction de ses aventures lui aurait coûté de grands efforts, des expressions conventionnelles auraient remplacé le langage archaïque et simple qui fait le charme de ces récits. Un confident intelligent, par contre, aura pu retrouver exactement le ton du pèlerin et transmettre ses paroles au lecteur. De nombreux mystiques n'ont communiqué leur expérience spirituelle qu'avec l'aide d'un chroniqueur dont tout l'art est de s'effacer devant les mystères qu'il révèle. Ce personnage, c'est peut-être l'ermite de l'Athos, peut-être aussi le père Ambroise, le grand solitaire d'Optina, – maître d'Ivan Kirêevski, ami de Dostoïevski, de Tolstoï et de Léontiev, – dans les manuscrits duquel trois autres récits[2], de ton plus didactique, ont été retrouvés et publiés en 1911.

Les Récits se rattacheraient ainsi au mouvement littéraire russe du XIXe siècle, dans ce qu'il a de plus serein et de plus pur. Dans le tumulte des écrits poétiques, romanesques, révolutionnaires, où se heurtent avec une telle violence les tendances extrêmes du caractère russe, il manquait cette note innocente et cristalline qui en est sans doute la tonique secrète.

*

* *

Le pèlerin fait pénétrer le lecteur au coeur de la vie russe,

peu après la guerre de Crimée et avant l'abolition du servage, soit entre 1856 et 1861. On voit passer tous les personnages du roman russe, le prince qui cherche à expier sa vie dissipée, le maître de poste ivrogne et querelleur, le greffier de province, incroyant et libéral. Les forçats s'en vont par étapes vers la Sibérie, les courriers impériaux épuisent leurs chevaux sur le trakt infini, les déserteurs rôdent dans les forêts lointaines ; nobles, paysans, fonctionnaires, membres des sectes, instituteurs et prêtres de campagne, toute cette ancienne Russie terrienne ressuscite avec ses défauts, dont le moindre n'est pas l'ivrognerie, et ses qualités, dont la plus belle est la charité, l'amour spirituel du prochain, illuminé par l'amour de Dieu. Alentour, c'est la terre russe, plaine immense où le regard se perd, forêts désertes, auberges au bord des routes, églises aux couleurs fraîches, aux cloches scintillantes. Jamais pourtant le paysan ne s'attarde à décrire le mode des apparences sensibles. Chrétien orthodoxe, il est à la recherche de la perfection, l'absolu est son souci.

*

* *

Pour le guider dans cette quête, le pèlerin n'a que deux livres, la Bible et un recueil de textes patristiques, la Philocalie. Ce nom seul permet de définir l'école à laquelle il se rattache. Russe du XIXe siècle, le pèlerin est un hésychaste (de calme – silence – » contemplation).

L'hésychasme remonte aux premiers siècles chrétiens. Il prend son origine au mont Sinaï et au désert d'Égypte. Dans l'Église orientale il apparaît comme le courant mystique par opposition à la tradition purement ascétique issue de saint Basile, qui domina longtemps par suite de la condamnation de l'origénisme aux Ve-VIe siècles. Inspirée d'Origène et de Grégoire de Nysse[3], la mystique orientale donne pour fin à l'âme humaine la déification. La nature humaine est bonne, mais déformée par le péché. La rendre à sa vertu première, rétablir dans l'homme, qui est à l'image de Dieu, la ressemblance divine, oeuvre de la grâce, c'est la voie du salut. Sous l'action de la grâce, l'esprit, libéré des passions par l'ascèse, s'élève à contempler les raisons des choses créées, et parvient parfois jusqu'à la « nuée lumineuse », la contemplation obscure de la Trinité sainte. Tel est le but auquel se consacrent les solitaires et les grands mystiques des dix premiers siècles chrétiens. Pour fixer leur esprit sur les réalités invisibles, certains d'entre eux sont conduits à adopter des procédés techniques, comme la répétition fréquente d'une courte prière, le Kyrie Eleison. Les catholiques, familiers avec le chapelet, ne sauraient s'en étonner. Liée au dogme de la résurrection future, l'idée d'une participation du corps à la vie spirituelle est en soi profondément orthodoxe. Ainsi se développe peu à peu ce qui, un jour, dans des controverses acharnées, sera qualifié d'hésychasme.

A partir du XIe siècle, cette doctrine tend à se corrompre. Sous l'influence indirecte de saint Syméon le Nouveau Théologien, on attribuera aux visions et révélations sensibles une valeur exagérée. Nul ne pourra être considéré chrétien s'il n'a connu, expérimenté concrètement la grâce. Théologie inquiétante à laquelle s'opposent les paroles de Jeanne aux docteurs qui lui demandaient si elle était en état de grâce : Si je n'y suis, Dieu m'y mette et si j'y suis, Dieu m'y garde ! Au delà, le chrétien ne peut aller sans danger. L'action de Dieu dans l'âme est essentiellement mystérieuse, « transpsychologique », pour reprendre l'expression de Stolz[4].

La recherche des illuminations conduit en effet à mépriser la pratique ascétique et à chercher des moyens considérés comme plus efficaces pour parvenir aux visions. C'est le danger du « moyen court » et du quiétisme où l'âme risque d'être foudroyée. Par une évolution parallèle, une attention trop grande est donnée aux procédés corporels, à la position du corps, au rôle du coeur dans l'oraison. L'hésychaste du XIVe siècle qui espère arriver au salut « sans peine et sans douleur », oublie que, dans la vie spirituelle, tout est grâce, et que nul ne peut dire : Jésus est le Seigneur, si ce n'est par l'Esprit-Saint (1 Cor. 12, 3).

C'est cette doctrine qui, malgré les controverses du XIVe siècle, est transmise à la Russie par le starets Nil Sorski (1433-1508), une des plus pures figures du monachisme russe, celui qui voulait interdire aux couvents de posséder des biens matériels. Tombée dans l'oubli, elle est restaurée à la fin du XVIIIe siècle par un autre starets, Païsius Velitchkovski. Les textes hésychastes qu'il rassemble et publie en 1794 guideront les solitaires et les mystiques russes du XIXe siècle.

*

* *

Engagé dans la chaîne monotone des générations, le pèlerin rencontre la doctrine hésychaste telle que l'ont déformée de longs siècles d'histoire. Mais sa spiritualité est pure. Si, par instants, il semble croire que la seule pratique de la prière peut l'amener à connaître « combien bon est le Seigneur », son amour de Dieu est trop grand pour ne pas être d'origine surnaturelle. L'ascétisme presque spontané de sa vie est aussi pour lui un gardien. Errant toujours de lieu en lieu, n'ayant pas même une pierre où reposer sa tête, la prière perpétuelle est avant tout pour lui le moyen de fixer l'attention sur le mystère de la foi, et de ramener l'âme vers elle-même. Son esprit demeure toujours actif et sa foi s'illumine par une recherche ardente et sincère.

La foi du pèlerin n'est pas une émotion respectueuse devant des mystères poétiques, elle est nourrie d'enseignements théologiques. A ceux qui s'adressent à lui, il offre des conseils techniques et des explications doctrinales, non des exhortations généreuses et

imprécises. Connaissant l'homme à la lumière de Dieu, il sait aussi sa place et son rôle dans l'univers.
La morale du pèlerin n'est pas un ensemble de règles apprises ; elle n'est pas non plus une hygiène intérieure. Toutes ses actions sont guidées par le désir de la perfection spirituelle. L'ascétisme est la condition de la contemplation.
Il n'a pas de sens par lui-même. La vie spirituelle est ainsi rendue à l'unité. De la foi viennent les oeuvres, mais sans oeuvres, il n'y a pas de foi. Venu du monde de la chute, de l'ignorance et de la faiblesse, le pèlerin fait route vers la Jérusalem nouvelle, dans laquelle il entrera tout entier, corps et âme, à la consommation des temps. Rassemblant toutes les forces de son esprit pour contempler l'Être absolu, il reçoit parfois du Christ, le nouvel Adam, quelques-uns des privilèges du premier Adam. Il parvient à ignorer le froid, la faim, la douleur ; la nature elle-même lui apparaît transfigurée :
« Arbres, herbes, oiseaux, terre, air,
lumière, tous me disaient qu'ils existent
pour l'homme, qu'ils témoignent de
l'amour de Dieu pour l'homme, tout priait,
tout chantait gloire à Dieu ».
Cet optimisme libérateur n'est pas le privilège de l'Orient chrétien. Il est la tendance profonde du christianisme. Que la création soit bonne et qu'après la chute elle doive être entraînée tout entière dans la voie du salut, saint Augustin et à sa suite les grands docteurs médiévaux, n'en doute pas plus que saint Grégoire de Nysse. Si le moyen âge occidental s'attache avant tout au mystère du péché et de la Croix, c'est que les implications merveilleuses de l'Incarnation ont déjà été révélées à la conscience chrétienne par les Pères. Seules les crises et les ruptures du monde moderne ont fait s'obscurcir ce sens « cosmique » de la théologie patristique, sans lequel la pensée des grands docteurs occidentaux ne peut être vraiment comprise.
*
* *
C'est devant ces perspectives immenses que le pèlerin peut amener ceux qui l'écoutent avec sincérité. Est-ce lui enlever son caractère russe ? Au contraire. Car il est un type accompli de la piété russe. Celle-ci n'a pas formé une école de pensée, une doctrine propre. Telle une icône de Novgorod aux couleurs fraîches et vigoureuses, renouvelant les modèles reçus de Byzance, elle a donné aux doctrines de l'Orient chrétien un ton original et nouveau.
Le sens inné du mystère de l'homme, – la compassion, la pitié devant la douleur et le péché, – la simplicité de coeur, qui purifie spontanément les doctrines exaltées du moyen âge byzantin, – l'imitation directe et presque la mimique de la vie du Christ et des vérités évangéliques, – tels sont les traits fondamentaux de la piété russe. En Russie se trouve ainsi un immense

potentiel religieux, une puissante force populaire qui n'est pas parvenue à s'exprimer dans une doctrine propre. Jusqu'au XIXe siècle, il n'y a pas de théologie russe ; tout est traduit, décalqué du grec, ou accessoirement du latin. A l'exception peut-être du moyen âge russe, la fusion, la synthèse entre la pensée religieuse et le courant de la piété populaire ne s'est produite que dans des cas individuels, dont le pèlerin est un exemple. Dans la vie de l'Église, cette absence d'unité donne à l'idée religieuse russe son caractère tragique, source de crises bouleversantes. Abandonnée à elle-même, l'Église russe a connu bientôt l'ingérence de l'État. Privée d'appui, elle a succombé, le schisme est venu la déchirer, elle s'est effritée peu à peu. Dans les forêts où Nil Sorski avait élevé sa méditation solitaire, on voit s'allumer au XVIIe siècle les bûchers tragiques des Vieux-Croyants. La force spirituelle se réfugie dans les ermitages, chez les starets, elle irradie parfois le peuple, mais l'unité organique est brisée. Les efforts grandioses des laïques pour créer au XIXe siècle une doctrine religieuse russe ne s'appuient que sur une réalité diffuse, ils manquent de soutien et restent isolés. Certes l'âme russe reste avant tout religieuse. Mais à la foi succède la religiosité, sur celle-ci naissent les terribles excroissances du fanatisme obscur, du nihilisme total, de l'athéisme militant, puissance des ténèbres !

Tourné vers l'absolu, par une vocation mystérieuse, le peuple russe comme tous les peuples d'Europe, a failli à sa mission historique, celle d'une civilisation progressivement imprégnée par la Vérité, dans un équilibre actif entre les abîmes du péché et l'infinitude de la lumière divine. La vision d'une Russie réconciliatrice de l'Orient et de l'Occident, apparue un instant à Soloviev, semble évanouie à jamais. Mais d'un mal radical peut naître un bien infini. C'est dans la crainte et le tremblement que se prépare la résurrection.

« Pleure, pleure, peuple misérable,
chante l'Innocent de Moussorgski, ce frère
du pèlerin, pleure, peuple affamé, Dieu
aura pitié de toi. »

Genève – en la fête de la Résurrection du Seigneur, 25 avril 1943.

PREMIER RÉCIT

Par la grâce de Dieu je suis homme et chrétien, par actions grand pécheur, par état pèlerin sans abri, de la plus basse condition, toujours errant de lieu en lieu. Pour avoir, j'ai sur le dos un sac avec du pain sec, dans ma blouse la sainte Bible et c'est tout. Le vingt-quatrième dimanche après la Trinité, j'entrai à l'église pour y prier pendant l'office ; on lisait l'Épître de l'Apôtre aux Thessaloniciens, au passage[5] dans lequel il est dit : Priez sans cesse. Cette parole pénétra profondément dans mon esprit et je me demandai comment il est possible de prier sans cesse alors que chacun doit s'occuper à de nombreux

travaux pour subvenir à sa propre vie. Je cherchai dans la Bible et j'y lus de mes yeux exactement ce que j'avais entendu – il faut prier sans cesse[6], prier par l'esprit en toute occasion[7], élever en tout lieu des mains suppliantes[8]. J'avais beau réfléchir, je ne savais que décider.

Que faire – pensai-je – où trouver quelqu'un qui puisse m'expliquer ces paroles ? J'irai par les églises où prêchent des hommes en renom, et, là peut-être, je trouverai ce que je cherche. Et je me mis en route. J'ai entendu beaucoup d'excellents sermons sur la prière. Mais ils étaient tous des instructions sur la prière en général : ce qu'est la prière, pourquoi il est nécessaire de prier, quels sont les fruits de la prière. Mais comment arriver à prier véritablement – là-dessus on ne disait rien. J'entendis un sermon sur la prière en esprit et sur la prière perpétuelle ; mais on n'indiquait pas comment parvenir à cette prière. Ainsi la fréquentation des sermons ne m'avait pas donné ce que je désirais. Je cessai donc d'aller aux prêches et je décidai de chercher avec l'aide de Dieu un homme savant et expérimenté qui m'expliquerait ce mystère puisque c'était là que mon esprit était invinciblement attiré.

Longtemps je cheminai ; je lisais la Bible et je demandais s'il ne se trouvait pas quelque part un maître spirituel ou un guide sage et plein d'expérience. Une fois l'on me dit que dans un village vivait depuis longtemps un monsieur[9] qui faisait son salut : il a chez lui une chapelle, il ne bouge jamais et sans cesse il prie Dieu ou lit des livres spirituels. A ces mots, je ne marchai plus, je me mis à courir vers ce village ; j'y arrivai et me rendis chez ce monsieur.

— Que désires-tu de moi ? me demanda-t-il.

— J'ai appris que vous étiez un homme pieux et sage ; c'est pourquoi je vous demande au nom de Dieu de m'expliquer ce que veut dire cette parole de l'Apôtre : Priez sans cesse et comment il est possible de prier ainsi. Voilà ce que je désire comprendre et je ne peux cependant y parvenir.

Le monsieur resta silencieux, me regarda attentivement et dit :

— La prière intérieure perpétuelle est l'effort incessant de l'esprit humain pour atteindre Dieu. Pour réussir en ce bienfaisant exercice, il convient de demander très souvent au Seigneur de nous enseigner à prier sans cesse. Prie plus et avec plus de zèle, la prière te fera comprendre d'elle-même comment elle peut devenir perpétuelle ; pour cela il faut beaucoup de temps.

Sur ces paroles, il me fit servir à manger, me donna quelque chose pour la route et me laissa. Mais il n'avait rien expliqué.

Je repris ma route ; je pensais, je lisais, je réfléchissais comme je pouvais à ce que m'avait dit le monsieur et pourtant il m'était impossible de comprendre ; mais j'avais tant envie d'y parvenir que mes nuits étaient sans

sommeil. Après avoir parcouru deux cents verstes[10], j'arrivai à un chef-lieu de gouvernement. J'y aperçus un monastère. A l'auberge, on me dit que dans ce monastère vivait un supérieur pieux, charitable et hospitalier. J'allai à lui. Il me reçut avec bonté, me fit asseoir et m'offrit à manger.

— Père très saint ! dis-je, je n'ai pas besoin d'un repas, mais je voudrais que vous me donniez un enseignement spirituel : comment faire son salut[11] ?

— Comment faire son salut ? Eh bien, vis selon les commandements, prie Dieu et tu seras sauvé !

— J'ai appris qu'il faut prier sans cesse, mais je ne sais comment prier sans cesse et ne puis même comprendre ce que signifie la prière perpétuelle. Je vous prie, mon père, de m'expliquer cela.

— Je ne sais, mon frère, comment t'expliquer mieux. Mais attends ! J'ai un petit livre où cela est exposé ; et il sortit l'Instruction spirituelle de l'homme intérieur[12] de saint Dimitri. Tiens, lis donc à cette page.

Je commençai à lire ce qui suit :

« Ces paroles de l'Apôtre : il faut prier sans cesse, s'appliquent à la prière faite par l'intelligence ; l'intelligence, en effet, peut être toujours plongée en Dieu et Le prier sans cesse. »

— Expliquez-moi comment l'intelligence peut être toujours plongée en Dieu sans distraction et le prier sans cesse.—

C'est là chose fort difficile, si Dieu n'en fait pas don lui-même, dit le supérieur.

Mais il n'avait rien expliqué.

Je passai la nuit chez lui et, l'ayant remercié au matin pour son aimable accueil, je me remis en route sans trop savoir où aller. J'étais triste de mon incompréhension et pour consolation, je lisais la sainte Bible. J'allai ainsi cinq jours par la grand'route ; enfin, un soir, je rencontrai un petit vieillard qui avait quelque chose d'un religieux. A ma question, il répondit qu'il était moine et que la solitude où il vivait avec quelques frères était à dix verstes de la route ; il m'invita à m'arrêter chez eux.

— Chez nous, me dit-il, on reçoit les pèlerins, on les soigne et les nourrit à l'hôtellerie.

Je n'avais guère envie d'y aller et je lui dis :

— Mon repos ne dépend pas d'un logement, mais d'un enseignement spirituel ; je ne cherche pas de nourriture, j'ai beaucoup de pain sec dans mon sac.

— Mais quel genre d'enseignement cherches-tu et que désires-tu mieux comprendre ? Viens, viens chez nous, mon cher frère ; nous avons des starets[13] expérimentés qui peuvent te donner une direction spirituelle et te guider sur la voie véritable à la lumière de la parole de Dieu et des enseignements des Pères.

— Voyez-vous, mon père, il y a un an environ qu'étant à l'office, j'entendis ce commandement de l'Apôtre : Priez sans cesse. Ne sachant comment comprendre cette parole, je me suis mis à lire la Bible. Et

là aussi, en beaucoup de passages, j'ai trouvé le commandement de Dieu : il faut prier sans cesse, toujours, en toute occasion, en tout lieu, non seulement pendant les travaux journaliers, non seulement en état de veille, mais aussi dans le sommeil : je dors, mais mon coeur veille[14] [15]. Cela m'étonna beaucoup et je ne pus comprendre comment on peut accomplir une telle chose et quels sont les moyens d'y parvenir ; un violent désir et la curiosité s'éveillèrent en moi : ni jour ni nuit ces paroles ne sortirent plus de mon esprit. Aussi je me mis à fréquenter les églises – j'entendis des sermons sur la prière ; mais j'ai eu beau en écouter, jamais je n'y ai appris comment prier sans cesse ; on parlait toujours de la préparation à la prière ou de ses fruits, sans enseigner comment prier sans cesse et ce que signifie une telle prière. J'ai lu souvent la Bible et j'y ai retrouvé ce que j'avais entendu ; mais cependant je n'ai pas atteint la compréhension que je désire. Et depuis ce temps, je demeure incertain et inquiet.

Le starets se signa et prit la parole : – Remercie Dieu, frère bien-aimé, de ce qu'il t'a révélé une attirance invincible en toi vers la prière intérieure perpétuelle. Reconnais là l'appel de Dieu et calme-toi en pensant qu'ainsi l'accord de ta volonté avec la parole divine a été dûment éprouvé ; il t'a été donné de comprendre que ce n'est pas la sagesse de ce monde ni un vain désir de connaissances qui conduisent à la lumière céleste – la prière intérieure perpétuelle – mais au contraire la pauvreté d'esprit et l'expérience active dans la simplicité du coeur.

C'est pourquoi il n'est pas étonnant que tu n'aies rien entendu de profond sur l'acte de prier et que tu n'aies pu apprendre comment parvenir à cette activité perpétuelle. En vérité, on prêche beaucoup sur la prière et il existe làdessus de nombreux ouvrages récents, mais tous les jugements de leurs auteurs sont fondés sur la spéculation intellectuelle, sur les concepts de la raison naturelle et non sur l'expérience nourrie par l'action ; ils parlent plus des accessoires de la prière que de son essence même. L'un explique fort bien pourquoi il est nécessaire de prier ; un autre parle de la puissance et des effets bienfaisants de la prière ; un troisième, des conditions nécessaires pour bien prier, c'est-à-dire du zèle, de l'attention, de la chaleur de coeur, de la pureté d'esprit, de l'humilité, du repentir, qu'il faut avoir pour se mettre à prier. Mais qu'est-ce que la prière et comment on apprend à prier – à ces questions pourtant essentielles et fondamentales, on trouve bien rarement réponse chez les prédicateurs de ce temps ; car elles sont plus difficiles que toutes leurs explications et demandent non un savoir scolaire, mais une connaissance mystique. Et, chose beaucoup plus triste, cette sagesse élémentaire et vaine conduit à mesurer Dieu avec une mesure humaine. Beaucoup commettent une grande erreur, lorsqu'ils pensent que les moyens préparatoires et les bonnes actions engendrent la prière, alors qu'en réalité

c'est la prière qui est la source des oeuvres et des vertus. Ils prennent à tort les fruits ou les conséquences de la prière pour les moyens d'y parvenir, et diminuent ainsi sa force. C'est un point de vue entièrement opposé à l'Écriture : car l'apôtre Paul parle ainsi de la prière : Je vous conjure avant tout de prier[16].

Ainsi l'Apôtre place la prière au-dessus de tout : je vous conjure avant tout de prier. Beaucoup de bonnes oeuvres sont demandées au chrétien, mais l'oeuvre de prière est au-dessus de toutes les autres, car, sans elle, rien de bien ne peut s'accomplir. Sans la prière fréquente, on ne peut trouver la voie qui conduit au Seigneur, connaître la Vérité, crucifier la chair avec ses passions et ses désirs, être illuminé dans le coeur par la lumière du Christ et s'unir à Lui dans le salut. Je dis fréquente, car la perfection et la correction de notre prière ne dépendent pas de nous, comme le dit encore l'apôtre Paul : Nous ne savons pas ce qu'il faut demander[17]. Seule la fréquence a été laissée en notre pouvoir comme moyen pour atteindre la pureté de prière qui est la mère de tout bien spirituel. Acquiers la mère et tu auras une descendance, dit saint Isaac le Syrien[18], enseignant qu'il faut acquérir d'abord la prière pour pouvoir mettre en pratique toutes les vertus. Mais ils connaissent mal ces questions et ils en parlent peu, ceux qui ne sont pas familiers avec la pratique et les enseignements mystérieux des Pères.

En conversant ainsi, nous étions insensiblement arrivés jusqu'à la solitude. Pour ne pas me séparer de ce sage vieillard et satisfaire plus tôt mon désir, je m'empressai de lui dire :

— Je vous en prie, père vénérable, expliquez-moi ce qu'est la prière intérieure perpétuelle et comment on peut l'apprendre : je vois que vous en avez une expérience profonde et sûre.

Le starets accueillit ma demande avec bonté et m'invita chez lui :

— Viens chez moi, je te donnerai un livre des Pères qui te permettra de comprendre clairement ce qu'est la prière et de l'apprendre avec l'aide de Dieu.

Nous entrâmes dans sa cellule et le starets m'adressa les paroles suivantes :

— La prière de Jésus intérieure et constante est l'invocation continuelle et ininterrompue du nom de Jésus par les lèvres, le coeur et l'intelligence, dans le sentiment de sa présence, en tout lieu, en tout temps, même pendant le sommeil. Elle s'exprime par ces mots : Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi ! [19] Celui qui s'habitue à cette invocation ressent une grande consolation et le besoin de dire toujours cette prière ; au bout de quelque temps, il ne peut plus demeurer sans elle et c'est d'elle-même qu'elle coule en lui. Comprends-tu maintenant ce qu'est la prière perpétuelle ?

— Je le comprends parfaitement, mon père ! Au nom de Dieu, enseignez-moi maintenant comment y parvenir,